



HAL
open science

Environnement urbain et équipement sportif. Jouer au football dans la localité de Stellenbosch

Sylvain Cubizolles

► **To cite this version:**

Sylvain Cubizolles. Environnement urbain et équipement sportif. Jouer au football dans la localité de Stellenbosch. *Alizés : Revue angliciste de La Réunion*, 2007, Colloque “ Equilibres environnementaux, énergies renouvelables et développements urbains ”, 29-II, pp.147-165. hal-02343094

HAL Id: hal-02343094

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02343094>

Submitted on 1 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Environnement urbain et équipement sportif. Jouer au football dans la localité de Stellenbosch

« The past is never dead. It's not even past »
William Faulkner.

« Together Everybody Achieves More »
Devise de la *Stellenbosch Local Football Association*

Cette réflexion sur l'environnement urbain se consacre à la question des équipements sportifs, et plus particulièrement des terrains de football dans la localité de Stellenbosch, en Afrique du Sud. Le point de départ de cette analyse est une enquête de type ethnologique menée sur la pratique du football dans les différentes communautés ethniques de cette ville, au cours de laquelle nous avons suivi pendant six mois deux clubs locaux. Le premier, *Spes Bona*, est implanté dans un quartier métis situé en bordure de Stellenbosch, Cloetesville, que l'on peut définir comme un « *coloured working class neighborhood* »¹. Le second est un club africain, le *Mighty 5 Star*, issu de Kayamandi, *township* situé à la sortie de la ville. Pour les joueurs et les cadres bénévoles de ces deux clubs, l'environnement urbain de Stellenbosch peut être appréhendé sous l'angle des terrains de football, tant ce sport occupe leur temps, leur énergie et leurs esprits. P. Alphandéry souligne deux manières pour l'ethnologue d'aborder les territoires. La première est institutionnelle et prend en compte le maillage historique. La seconde, celle que nous adoptons ici, se concentre sur les « rapports à l'espace que les individus et les groupes sociaux ne cessent de produire et de transformer dans le cadre de leurs relations sociales » (5). Effecti-

¹ Quartier métis ouvrier.

vement, la pelouse où deux soirs par semaine on vient s'entraîner, le terrain auquel il faut se rendre pour le match du week-end, les démarches administratives nécessaires afin de disposer d'une aire de jeu conforme, sont autant de situations qui façonnent la relation des individus footballeurs à l'environnement urbain². L'observation *in situ* qui a été menée permet un regard de l'intérieur. C'est à travers le sens que les acteurs donnent aux liens qu'ils entretiennent avec le terrain de football que nous voulons décrire l'espace urbain dans lequel ils évoluent au jour le jour. Dans cette approche, le sociologue adopte une posture compréhensive qui privilégie, à la situation observée, l'interprétation qui en est faite par l'acteur³. Ainsi, au cours de notre enquête, le terrain de football est à plusieurs reprises revenu comme objet de discussion, non pas que nous interrogeons nos interlocuteurs sur ce thème, mais parce que celui-ci venait illustrer des difficultés, des moments forts, des espoirs, des défis à relever. En quelque sorte, la pelouse était un symbole dont la signification allait au-delà du simple carré de verdure que l'on vient négligemment fouler balle au pied⁴.

D'autre part, nous souhaiterions nous appuyer sur cette description pour prolonger une réflexion plus large sur l'Afrique du Sud, qui prend en compte les relations entre communautés et le processus démocratique. Ce sont ces thèmes de recherche qui avaient

² Sur ce thème lire, par exemple, G. Lory, p. 65. Cette loi édictée en 1950 déterminait le lieu d'habitation selon la couleur. Résider et circuler à certaines heures dans certains quartiers était ainsi interdit. Il est évident que le *Group Areas Act* de 1950 est en Afrique du Sud une donnée importante quand on souhaite réfléchir sur la perception de l'environnement urbain. Si les conséquences de cette loi ne sont pas l'objet principal de cette communication, elles façonnent encore de manière importante les relations des individus avec le tissu urbain. À ce titre, le football peut lui aussi illustrer les difficultés actuelles qui résultent de cette division passée.

³ Si cette posture est amorcée par M. Weber, elle trouve un rayonnement avec l'école de Chicago et ses héritiers comme Howard S. Becker. Plus proches de nous, des sociologues contemporains tel que J.-C. Kauffmann, D. Martuccelli, ou encore P. Duret l'utilisent fréquemment.

⁴ La sémantique donnée au terrain de football a été étudiée notamment par C. Bromberger dans son étude sur les supporters de l'OM, de Turin, et de Naples et leur passion partisane (1995). Le stade et la pelouse où se déroule le match de football sont ainsi, comme le montre l'ethnologue aixois, abondamment chargés de significations.

préalablement motivé nos observations de terrain⁵. L'intention du chercheur était, dans le cadre de son enquête, d'observer, par le biais des clubs de football, comment les individus vivaient sous ce nouveau régime, et de mesurer les changements amenés par les transformations politiques⁶.

Les différents espaces de l'enquête

Avant de commencer notre réflexion à partir des témoignages de 19 personnes, nous présenterons les différents espaces propres à cette enquête : la ville de Stellenbosch, les deux quartiers dans lesquels se sont déroulées nos observations, les deux terrains des clubs qui nous ont accueilli. Ces descriptions camperont le contexte de notre analyse.

Description des lieux

Stellenbosch est une ville de la province du Western Cape. Bien que située dans la campagne, au milieu du vignoble sud-africain, cette municipalité ne peut être complètement définie par le terme de localité « rurale ». Si l'adjectif se révèle juste pour certains de ses aspects, notamment l'importance donnée à la culture de la vigne et à la production de vin dans cette région, il omet en revanche une facette importante de la vie de la ville qui repose sur une dynamique économique non agricole. L'université⁷ installée dans ses

⁵ N'étant pas spécialiste d'études sur l'Afrique du Sud, l'enquête que nous avons menée était motivée par l'envie de « faire le point » sur le degré d'avancement du pays dans sa reconstruction « humaine ». Si ce souci nous animait, en tant qu'observateur étranger sensibilisé pour l'occasion au sujet sud-africain en raison d'une opportunité de post-doctorat, il est aussi une thématique majeure de la littérature des sciences sociales de ce pays. De nombreux instituts autres que les laboratoires universitaires, tel que le *South African Institute of Race Relations* ou encore le *Human Sciences Research Council* sondent inlassablement par voie statistique ou ethnologique les diverses dimensions de la société. La nouvelle démocratie et ses effets sont ainsi régulièrement analysés sous toutes les coutures, comme en témoigne l'abondance de thèmes passés au crible de l'analyse : l'économie, la cohésion sociale, la famille, ou encore l'individu.

⁶ Au début de notre séjour, ce sont donc des questions à propos des conditions de vie, de l'harmonie entre les ethnies et leurs relations qui ont guidé nos pas et notre curiosité.

⁷ L'université de Stellenbosch occupe une grande partie du centre ville.

murs et la population d'étudiants qu'elle attire⁸ chaque année, la présence d'une technopole⁹ à l'orée de l'agglomération, sa proximité avec la grande métropole urbaine de Cape Town¹⁰, la rangent du côté de l'urbanité. Stellenbosch, parce qu'elle cumule à la fois les traits de l'excellence scientifique et du monde agricole, se situe à mi-chemin entre les représentations de la ville moderne et celles d'une imposante bourgade de province. Dans cette définition à deux visages, les clubs de football qui ont servi à l'enquête répondent par leur situation à un profil urbain. L'un et l'autre résident dans des quartiers périphériques situés à cinq minutes en voiture du centre de l'agglomération. Identifié par des panneaux de signalisation routière, Cloetesville abrite une partie de la communauté métisse, alors que Kayamandi¹¹ est le siège de la communauté africaine. Les deux quartiers partagent un certain nombre de points communs. D'abord le poids de l'histoire, leur création découle du *Group Areas Act* de 1950 qui visait à séparer les communautés. Ensuite, ce sont des zones d'habitation fortement peuplées et non homogènes, constituées d'un mélange de maisonnettes, de logements sociaux, et de cahutes de fortune¹². Dans les deux quartiers, les petits commerces fleurissent. Cependant, si on trouve à Cloetesville une station essence et un magasin appartenant à une chaîne de distribution locale, 7/11, ce n'est pas le cas à Kayamandi. Le quartier africain est bien doté d'une clinique, d'un commissariat, et d'écoles, mais ne possède aucune enseigne alimentaire. Outre une précarité qui reste importante, ces deux cités dortoirs de type « populaire » partagent la réputation d'être des zones à risques, où règne une certaine insécurité. Si ce stéréotype est en

⁸ En 2001 Stellenbosch comptait 116 000 habitants et 15 000 étudiants selon www.demarcation.org.za.

⁹ Cette technopole est appelée « *technopark* ».

¹⁰ Un peu plus de 30 minutes en voiture.

¹¹ L'étymologie xhosa indique que Ikhaya signifie « *home* » et Mandi « *sweet* ».

¹² Selon les études statistiques menées par la *South Africa Institute of Race Relation*, dans la communauté Africaine 40,8 % des logis seraient équipés de fosse comme latrines (« *pit laternie* »), et 49% des logis auraient accès à l'électricité. De même 53,2% des Africains habiteraient des « habitations formelles » (« *formal dwelling* »). Ces quelques chiffres soulignent l'hétérogénéité des logements et de leurs équipements. Il peut ainsi régner une grande disparité dans un même quartier, toutes les habitations ne disposant pas du même confort. Voir le *South African Survey 2004/2005*, « National housing profile », Living condition and communication, p. 412.

bonne part véhiculé par les riverains extérieurs à ces quartiers, il est aussi repris par les résidents du lieu, qui multiplient les mises en garde sur le danger de leurs rues et leurs lots de mauvaises rencontres. Sans pour autant s'apparenter à des cités du crime, Kayamandi et Cloetesville sont, dans le sens commun, considérées comme des banlieues incertaines, travaillées, à un degré moindre, il est vrai, par les maux des cités périphériques des grandes métropoles urbaines¹³.

Les terrains

Pendant cette enquête nous nous sommes rendu sur plusieurs terrains, soit lorsque les équipes étaient en déplacement pour une rencontre ou un tournoi, soit lorsque celles-ci jouaient à domicile, soit lorsqu'elles s'entraînaient. Généralement, les aires de jeu fréquentées étaient des terrains aux normes standard du terrain de football. Dans toutes les communautés, les pelouses possédaient un marquage au sol, des buts avec filets, et leurs dimensions étaient réglementaires. Une seule exception fut faite, un après-midi, pour un match amical, les joueurs se retrouvant à l'extérieur de la ville, sur un terrain sauvage. Comme notre analyse de l'environnement urbain procède à partir de la relation des joueurs aux terrains de football,

¹³ Cette perception de leur quartier comme dangereux mais à un degré moindre que les Caps Flats de Cape Town ou les grands *townships* de la région du Cape tels que Khayelitsha ou Guguletu, a pu être constatée lors des déplacements pour des matchs amicaux. Ainsi, se rendant sur un terrain de Khayelitsha, les footballeurs de Kayamandi évoquent les dangers des lieux. L'immensité de cette agglomération, faite de bidonvilles sommaires, est comparée à la Chine ! De même, leurs commentaires soulignent le côté particulièrement mal famé de ce *township* géant dans lequel, selon eux, s'égarer peut s'avérer fatal. Ces réflexions sur les risques que présente Khayelitsha amènent, au cours de la conversation, les footballeurs à mettre en avant les qualités de leur propre quartier. Dans cette comparaison, faite sur le ton de la rigolade, ils prêtent ainsi à Kayamandi des vertus habituellement absentes de leurs discours quotidiens, plus occupés à rapporter les faits divers de la cité comme les agressions nocturnes et autres rancunes qui se règlent à coup de fusil. Ainsi, lors de ce déplacement, la relative tranquillité de Kayamandi, sa dimension humaine où, disent-ils, « tout le monde ou presque se connaît », sont évoquées avec une certaine satisfaction, les visiteurs se réjouissant de leur situation de privilégiés. L'ensemble de ces remarques contribue à relativiser les maux dont le *township* est atteint et à faire remonter celui-ci dans le classement des quartiers. Si à Stellenbosch Kayamandi apparaît comme une cité difficile, de Khayelitsha, Kayamandi prend des airs de cité où « il fait bon vivre ».

nous décrivons ceux de Cloetesville et de Kayamandi pour restituer les conditions de pratique dont dispose chaque communauté.

L'équipe métisse de *Spes Bona* s'entraîne et joue ses matches à domicile dans le quartier de Cloetesville. Les terrains de football sont situés en contrebas de l'agglomération. L'aire de jeu se compose de quatre terrains côte à côte formant un grand carré. Ces quatre terrains sont modifiables, ils peuvent accueillir des rencontres de cricket, de rugby et de football. Deux terrains sur les quatre sont équipés de lumière. Il est donc possible d'utiliser ces espaces en nocturne, ce qui facilite la gestion de leur occupation. Toutes les équipes de Cloetesville, qu'elles soient de football ou de rugby, peuvent disposer d'un créneau d'entraînement, l'extinction des feux ayant lieu aux environs de dix heures les soirs de semaine. Cette aire sportive qui ressemble de loin à une grande prairie est entourée d'un mur et d'un grillage. On accède aux pelouses par l'une des deux entrées, situées aux extrémités du complexe. Le week-end, ces portes sont surveillées par des gardiens auprès desquels il faut s'acquitter d'un droit d'entrée. Celui-ci fluctue entre 3 et 5 rands selon que l'on soit piéton ou automobiliste. Cet ensemble sportif n'est pas isolé du quartier et se trouve bordé par des rues habitées de petites maisons individuelles.

L'équipe africaine du *Mighty 5 Star* s'entraîne et joue à Kayamandi. Avec la prochaine Coupe du monde, un programme d'équipement aurait été lancé pour doter le *township* de deux pelouses conformes aux normes de la FIFA. Deux terrains ont ainsi été créés récemment. Dans le passé, il n'existait qu'une vaste étendue de terre qui servait de zone de jeu. Celle-ci est actuellement en cours de rénovation pour être transformée, elle aussi, en pelouse. Les deux terrains actuels sont situés en bordure du *township*, éloignés de deux cents mètres des premières habitations. Cette aire de jeu ne possède ni enceinte grillagée, ni éclairage nocturne, ce qui pose problème. Le manque de lumière restreint de manière importante la capacité d'utilisation des terrains qui sont soumis à une forte demande des équipes locales. Selon Sipho, le « responsable communication » du *Mighty 5 Star*, Kayamandi dénombrerait 29 clubs¹⁴. Beaucoup d'équipes, faute

¹⁴ Ce chiffre est à relativiser. Si Sipho recense 29 clubs, tous n'ont pas le même degré d'organisation ni les mêmes ambitions. Certains vivent, d'autres sont en cours de reconstruction, d'autres n'ont qu'un nom mais pas de joueurs, d'autres

de créneaux disponibles, n'ont donc pas accès aux deux nouvelles pelouses. Cependant, pour pallier ce manque, les équipes les plus sérieuses trouvent dans la proche campagne des terrains sauvages sur lesquels s'entraîner. Ce problème de pelouse n'affecte pas le *Mighty 5 Star* qui dispose deux après-midi par semaine des terrains.

Les représentations des terrains

Au cours de nos observations et de nos discussions avec les membres des deux clubs nous nous sommes aperçu que les terrains prenaient des significations différentes. Ce sont ces représentations qui nous renseignent sur les relations qu'entretiennent les individus avec leur environnement, et que nous allons analyser tant elles matérialisent certaines tensions sociales.

Le terrain comme « une denrée rare »

Pour notre population de footballeurs, la perception de l'environnement urbain de Stellenbosch se construit d'abord par l'accès au terrain de football. Lorsque l'on parle avec les acteurs des conditions de pratique et des équipements sportifs dont ils disposent, les réponses obtenues présentent de manière générale le terrain comme « une denrée rare ». De même que tous les objets rares, l'aire de jeu aménagée attire trois critiques liées à cette représentation. D'abord celle du manque, ensuite celle de l'inégalité d'accès, enfin celle du prix.

La critique du manque s'établit sur le double constat d'un déficit d'équipements et d'une demande abondante. Les terrains, soit parce qu'ils ne sont pas en nombre suffisant, soit parce qu'ils ne sont pas correctement équipés, se révèlent inaptes à subvenir aux besoins des joueurs. Dénoncer ces manques revient, dans les communautés les plus défavorisées, à en souligner les conséquences. Ainsi, quand

comme le *Real Milan* viennent de s'ouvrir, enfin d'autres, encore, comme le *Mighty 5 Star* affichent une organisation quasi-professionnelle proche de celle d'un centre de formation. La fluctuation du nombre de clubs dans le quartier est donc une variable qui rend difficile leur estimation. Si l'on prend les chiffres de la *Stellenbosch Local Football Association* (SLFA), qui compte 38 clubs affiliés pour tout le district (cela inclut Cloeteville, Idas Valley, Kayamandi, Stellenbosch, James Town), 15 sont issus de Kayamandi, dont deux de football féminin.

Sipho décrit les équipements de Kayamandi, il le fait en parlant de ces jeunes joueurs et de ce qui leur est enlevé : un avenir, et pour certains, un avenir de star :

Oui nos jeunes joueurs sont énormément déstabilisés par le fait que nous n'avons pas d'équipements. Imagine si nos jeunes avaient des terrains de sport avec des éclairages, ils pourraient s'entraîner deux fois plus et quand ils voudraient, mais là on ne peut pas faire ces choses-là. Tu imagines si on avait des équipements comme Maties¹⁵, on aurait des stars dans notre équipe. Bref notre équipe est bonne mais on est limité, tu comprends.

Mais ce déséquilibre entre l'offre des terrains et la demande des clubs n'est pas uniquement le lot des quartiers les moins développés. Ce déficit en pelouse est aussi repris par Josh Jacob, chairman de la SFLA¹⁶. Pour l'association de Stellenbosch, chaque week-end de championnat est un casse-tête. Les 38 équipes de l'association doivent se rencontrer sur six sites et cette dizaine de terrains municipaux dont ils disposent ne sont pas toujours disponibles en raison de matchs de rugby.

Le manque de terrains qui affecte la SFLA est une donnée qui contribue à créer la perception d'un environnement urbain difficile dans les différentes communautés. La diffusion de cette représentation est due au fait qu'en fin de semaine les mieux lotis héritent des problèmes des plus démunis. Ainsi, même les clubs qui, au quotidien, ont un accès facile aux pelouses de leur quartier partagent ce sentiment de restriction et de manque d'espace consacré au football¹⁷. Une équipe comme *Spes Bona* qui n'a aucune difficulté à utiliser les terrains de Cloetesville se voit, chaque week-end de championnat, confrontée aux vicissitudes que pose le manque de disponibilité des infrastructures. Le club doit couramment faire face à de nombreux déplacements engendrés par un calendrier de match incohérent aux yeux des footballeurs. Les organisateurs du club sont contraints de multiplier les va-et-vient entre les différents terrains de la municipalité.

¹⁵ Surnom donné aux équipes sportives de l'Université de Stellenbosch.

¹⁶ La SFLA a d'ailleurs fait de ce thème un axe prioritaire de sa politique.

¹⁷ Cette perception se faisant tout de même à un niveau moindre pour les clubs les mieux ou correctement lotis, ces clubs n'ayant pas à faire face aux difficultés supplémentaires qu'engendre, au quotidien, le manque de terrain dans son propre quartier.

La seconde critique à propos des terrains comme « denrée rare » est celle de l'inégalité de leur accès. Cependant, chez les acteurs que nous avons interviewés ou observés, ce type de commentaire est peu mobilisé dans un premier jet de confiance. Rarement les responsables des clubs ou les joueurs ont fait intervenir l'argument d'une répartition inéquitable des terrains entre quartiers dans leurs récriminations. Si chacun lorgne, éventuellement, en cachette sur les pelouses du voisin, personne ne va ouvertement montrer du doigt les équipements des autres comme signe d'inégalité¹⁸. On peut attribuer cette retenue à un souci du « politiquement correct » qui vise à ne pas attiser les tensions entre les communautés. Cette critique est en revanche recevable quand elle dénote un dysfonctionnement démocratique¹⁹. Ainsi Jos Jacob remet-il en question la manière dont le *Sport Council* de la Municipalité de Stellenbosch gère l'ensemble des terrains de la ville et alloue les créneaux d'utilisation de ses terrains à la SLFA. L'argument de l'inégalité est alors activé parce qu'il dénonce une mauvaise gestion de l'usage des terrains qui ne reflète pas les besoins du plus grand nombre. Ainsi, bien que la SLFA soit l'association sportive²⁰ qui, à Stellenbosch, regroupe le plus de licenciés, celle-ci ne possède ni droit de siéger au conseil, ni un temps d'occupation des terrains proportionnel au nombre de clubs et de licenciés qu'elle représente. Ce dysfonctionnement participe à entretenir chez les acteurs l'idée d'une société

¹⁸ On peut, au fil des doléances, comme l'a fait Sipho plus haut, énoncer l'avantage qu'il y aurait à être mieux doté en installations sportives en comparant son propre cas avec celui de clubs possédant des installations plus confortables comme *Maties*, mais il est impossible de bâtir sa critique uniquement sur la comparaison avec les autres communautés. Ce temps des antagonismes publics entre ethnies étant officiellement révolu, il est remplacé par de fortes rivalités qui s'expriment sous la forme de compétitions entre communautés dans différents domaines, sport, politique, etc.

¹⁹ E. Zuern souligne dans son article « La pauvreté en débat, Marginalité et démocratie constitutionnelle en Afrique du Sud » que ces inégalités remettent profondément en cause les promesses démocratiques. De notre côté, nous avons pu constater une tendance à la déception vis-à-vis du monde politique. Ainsi, sur les 19 entretiens passés avec les joueurs et les membres des clubs, 14 déclaraient s'intéresser plus au sport qu'à la politique et ne plus rien attendre de celle-ci.

²⁰ L'association sportive de l'Université de Stellenbosch, *Maties*, n'est pas incluse dans ce décompte car elle est multidisciplinaire et possède ses propres infrastructures sportives.

encore gérée de manière inéquitable, le droit d'usage des terrains étant aux mains d'une minorité.

Enfin, la dernière critique est celle du prix. Outre l'affiliation à la SLFA, les clubs doivent aussi s'acquitter d'un droit d'entrée au *Sport Council* pour être autorisés à utiliser les terrains de leur quartier. Pour disposer des pelouses et de l'éclairage nocturne, *Spes Bona* verse ainsi 300 rands par année²¹, montant que Julio, le chairman du club, nous confie non sans un profond soupir, signe manifeste d'accablement. Dans un pays où en 2001 plus de 28% de la population vivaient en dessous du seuil de pauvreté de 2 dollars par jour (Zuren 27), on peut comprendre que, pour le président du club, toute somme à réunir demande un certain effort. Cette taxe sélectionne donc l'accès aux aires de jeux, seules les associations les mieux structurées étant en mesure de s'en acquitter. Ainsi, pour ne pas payer ce droit d'usage, beaucoup de clubs organisent des rencontres sur des terrains sauvages dans la proche campagne. Cependant, au problème de la dépense vient alors se substituer celui du déplacement, la majeure partie des joueurs ne possédant pas de véhicule. Par ailleurs, la sélection par l'argent opère aussi au niveau individuel. Tout spectateur ou joueur doit, les jours de match, acheter son droit d'entrée pour pénétrer sur les sites sportifs, l'obole à verser variant, comme nous l'avons vu plus haut, entre 3 et 5 rands²². Le terrain de football n'est donc pas une zone gratuite qui s'offre naturellement à l'individu mais un espace régulé sur le mode du privilège.

Les trois aspects abordés qui font du terrain de football « une denrée rare » contribuent, aux yeux des footballeurs, à ériger la représentation d'un environnement urbain finalement quelque peu hostile, avec lequel il est difficile de coopérer. Dans leurs discours, cet espace suscite une critique alternant entre deux pôles : le terrain de football est une revendication légitime, un droit qui doit être ouvert au plus grand nombre, et un lieu faisant encore l'objet de privilèges. Cette tension dresse un tableau en trois dimensions, constitué de manques, d'inégalités, et d'infrastructures publiques

²¹ À titre de comparaison les droits d'affiliation à la SLFA sont de 450 rands par année.

²² Pour comparaison, le prix d'une place pour assister dans un grand stade à une rencontre de la PSL (Première division de football sud-africaine) est de 10 rands, les tickets les plus chers s'élevant à 25 rands.

payantes. Bien que l'organisation de l'espace soit en cours de restructuration, celle-ci n'est pas encore suffisamment avancée pour favoriser une évolution fluide des individus. L'environnement urbain, malgré des améliorations, ressemble donc toujours à une succession d'épreuves qu'il faut surmonter²³ plus qu'à un support de vie disponible pour tout le monde. Mais cette image d'un espace cloisonné, fait de domaines réservés et de sélections, qui résiste et, quelquefois, rejette l'individu, est aussi pourvu par les acteurs d'un autre trait majeur, celui d'une « dualité » : l'environnement urbain peut d'une heure à l'autre passer du statut d'espace familial à celui de lieu dangereux.

Le terrain, un espace au sens changeant

Un autre aspect de l'environnement urbain sur lequel nous renseigne la représentation des terrains de football est son caractère changeant. Ainsi, pour les acteurs, un même lieu peut passer d'une heure à l'autre du statut d'espace familial, fortement investi de vertus sociales, — comme celle de sanctuaire à l'épreuve de la rue, de lieu de mémoire individuelle ou collective —, à celui de lieu dangereux qu'il ne fait pas bon fréquenter²⁴.

Au cours de la journée et quand il est occupé par les clubs, le terrain fait office d'îlot de vertu qui isole et protège les joueurs. Mais si son statut d'abri est unanimement reconnu, il ne préserve pas cependant de tous les dangers. Différents maux, caractéristiques de cet environnement urbain, peuvent être identifiés. Les témoignages des acteurs vont ainsi tour à tour évoquer les menaces vis-à-vis desquelles le club et la pelouse proposent une immunité temporaire. Les problèmes familiaux sont l'une des premières vicissitudes auxquelles le terrain apporte une solution. Pour Chris, entraîneur, la

²³ Bien que fiction, le roman de J.M. Coetzee, *Michael K, sa vie, son temps* (1983), est une bonne illustration de cet environnement urbain fortement cloisonné qui ne se laisse pas traverser facilement. Ainsi, dans le livre, un des soucis majeurs du personnage principal est-il d'éviter les contrôles de police et de trouver un argument approprié pour obtenir une carte de circulation.

²⁴ D'autres clubs peuvent prendre cette fonction sociale. Ainsi Loïc Wacquant dans *Corps et âmes*, une enquête menée dans un quartier pauvre de Chicago, montre le rôle que prend la salle de boxe vis-à-vis de la rue : le « gym » avec ses règles et ses astreintes est un sanctuaire qui isole de la violence extérieure.

pelouse constitue une des rares bulles offertes dans l'environnement urbain de Stellenbosch qui permet aux jeunes d'oublier leurs difficultés familiales.

Mais l'Afrique du Sud a de bons footballeurs, c'est juste qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Je pense que les enfants... la plupart d'entre eux viennent de communautés très pauvres. La raison qui les pousse à jouer, c'est que... quand ils sortent de l'école, s'ils jouent au foot, c'est qu'ils n'ont pas envie de rentrer chez eux. Pour beaucoup la situation à la maison est mauvaise, leur mère boit, leur père boit, c'est une façon de se sauver, d'être ailleurs, être sur le terrain toute la journée est une manière de ne pas être à la maison (J-C Basson et A Smith 33).

Le terrain de football et son lot d'entraîneurs, de dirigeants, de joueurs, devient, le temps d'une rencontre ou d'un entraînement, une seconde famille²⁵. Les jeunes vivant dans des foyers ravagés par l'alcool et le désœuvrement trouvent ainsi dans le football un substitut, sorte d'ailleurs compensatoire qui, s'il n'apporte pas toujours la fraternité escomptée, procure au moins l'oxygène de l'évasion. Pour Chris, le club prodiguerait en quelque sorte les attentions dont un État libéral, trop distant en matière d'aide sociale, est incapable de s'acquitter. Ce propos est repris par Julio, chairman de *Spes Bona*. Comme beaucoup d'éducateurs²⁶, il associe sa mission sportive à une mission plus large, celle de venir en aide à la jeunesse de son quartier. Cependant la nuance que le président du club apporte dans son témoignage est que cette tentative de sauvegarde se fait avant tout contre les dangers que présente son propre quartier :

Il y a aussi un côté du club dont on n'a pas parlé, ce sont les gamins de la rue, on les a à bord. Il y a pas mal d'entre eux qui jouent, on peut dire que même s'ils sont avec nous que pour un entraînement ou un match, on les écarte de la rue. On essaye de promouvoir un sport contre la drogue, on veut essayer de faire en sorte que le club soit une alternative à

²⁵ Ces qualités socialisatrices qui font du club un second filet où le jeune peut trouver un cadre et des repères stables est un discours récurrent des éducateurs de banlieue, comme le montrent J-C. Basson et A. Smith dans « La socialisation par le sport : revers et contre-pied ».

²⁶ Une fois encore, on trouve un discours similaire en France dans les banlieues. P. Duret, dans *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, montre comment certains grands frères, ayant acquis une notoriété grâce à leur excellence sportive et leur parcours en club, tentent de venir en aide aux jeunes de leur quartier par l'intermédiaire de cette structure.

tout ça. L'année dernière, on a perdu deux gamins comme ça, qui se droguaient et faisaient des casses pour se faire de l'argent. Dans ce pays, les adolescents ne peuvent pas aller en prison, y a donc des gens qui les poussent à voler pour se payer des doses.

La politique du club, outre les objectifs sportifs, est d'apporter, selon ses moyens, un soutien face aux divers problèmes de désorganisation sociale qui touchent la communauté. Le terrain symbolise, le temps d'un entraînement ou d'un match, le remède à la déviance. Ce territoire se charge donc d'une solidarité sociale qui a comme fonction de détourner les membres les plus vulnérables de la communauté des sirènes de la rue. Le « gangster »²⁷, sorte de « Bad » grand frère, incarne ce modèle de réussite immorale que les éducateurs tentent de combattre par l'intermédiaire de la socialisation de club. Toutefois, si la pelouse apparaît comme un bastion qui lutte contre les spirales de la délinquance, elle peut aussi, dans son panel de significations, être l'antidote à une violence extérieure à la cité, celle qui menace chaque individu quand il s'aventure en dehors du territoire occupé par sa communauté. Ainsi Sanely, coach des équipes de jeunes du *Mighty 5 Star*, se félicite que les entraînements aient lieu à domicile, ce qui n'était pas le cas par le passé :

Maintenant on s'entraîne sur le nouveau terrain de Kayamandi et c'est un grand changement. Je suis responsable du développement des juniors et je peux te dire que quand on s'entraîne dans le même espace, dans la même communauté, c'est plus sûr. Parce qu'on n'a pas à traverser la route, et à faire attention à la circulation, c'est bien plus sûr quand ces jeunes restent dans leur propre communauté. Il y a 6 ans, j'ai eu un joueur qui a été renversé par une voiture, malheureusement.

Les terrains de football sont donc perçus comme des territoires protégés du fait de leur emplacement au coeur du quartier. L'entre soi de la communauté a valeur de rempart vis-à-vis d'un monde extérieur considéré comme dangereux. La pelouse préserve alors les individus d'une autre violence que celle de la rue et de l'indigence, celle des autres communautés toujours suspectes dans leurs intentions.

²⁷ Personnage redouté à double titre, d'abord parce qu'il est de mauvaise influence pour les jeunes footballeurs, ensuite parce qu'il est déconseillé de le croiser la nuit.

Cependant, bien que le terrain de football soit chargé de vertus, ce qui le temps d'un match ou d'un entraînement en fait le symbole de la solidarité, les acteurs rappellent aussi, avec une certaine promptitude, que ce rempart n'est pas infaillible et que cet îlot a ses moments d'égarément. Ainsi, plus d'une fois, les membres des clubs ont mis en garde l'enquêteur contre les risques divers qu'il encourait à venir fouler les pelouses sans prendre quelques précautions. Ce dernier devait toujours avoir en tête l'éventualité d'être victime de vols ou d'agressions, afin de s'en prémunir. Ce flot intarissable de recommandations veillait à ce que l'enquêteur ne fréquente jamais les terrains tout seul, et range sa voiture au plus près. Autant de conseils qui révèlent l'incertitude des lieux. L'ambiguïté reconnue des terrains où traîne une foule mal identifiée a ainsi poussé Julio à établir des navettes les soirs d'entraînement pour éviter aux enfants du club les mauvaises surprises des rues de Cloeteville.

Dans ces représentations, l'environnement urbain est donc constitué de deux images fortement antagonistes et concurrentes. Cet espace est, à la fois, le théâtre de certaines formes de solidarités importantes pour la communauté, comme le club de football, mais aussi le synonyme d'une zone de « non droit », mal maîtrisée par cette dernière, où tout peut arriver et dont il faut se défier. Cette dualité du tissu urbain dont les rues entretiennent une mauvaise réputation est caractéristique des cités populaires, comme le note D. Lepoutre. Dans *Cœur de Banlieue*, l'ethnologue rapporte que les habitants de la *Cité des Quatre mille*, située à la Courneuve, en banlieue parisienne, perçoivent leur quartier comme un espace refuge, sorte de terrain conquis et familier, qui protège les riverains de la violence symbolique du monde extérieur ainsi que des agressions physiques d'éventuels inconnus ou étrangers, mais que la cité est aussi perçue comme un espace potentiellement dangereux où tout peut arriver.

Le terrain, une épreuve de mobilité

À travers les liens qu'entretiennent les acteurs avec les terrains de football se dégage un autre aspect important de l'environnement urbain, celui de la mobilité. Se déplacer d'une pelouse à une autre pour effectuer des rencontres de championnat ou amicales, demande

d'abord une capacité de locomotion²⁸, mais cela demande aussi, le plus souvent, d'évoluer à l'extérieur de sa communauté. L'environnement urbain fait de quartiers distants les uns des autres, héritage de l'*Areas Act* de 1950, soumet ainsi les clubs et les individus qui les composent à une double épreuve, celle d'organiser le déplacement d'un lieu à l'autre et celle d'évoluer dans des milieux qui ne leur sont pas familiers et où ils ne viennent que rarement.

Si, pour les longues distances, les clubs affrètent généralement des minibus, sorte de taxis collectifs, pour les rencontres dans la localité de Stellenbosch la solution envisagée est celle de la solidarité. Les habitants des quartiers populaires sont piétons avant d'être automobilistes. À titre d'exemple, pour illustrer l'importance de la marche comme premier mode de déplacement, notons qu'en 2004-2005, 76% des enfants des zones urbaines et 91% des enfants des zones rurales vont à l'école à pied (*South Africa Survey* 453). De même, il a été recensé 560 000 enfants qui passent en moyenne deux heures par jour à aller et revenir de l'école (*ibid.*). La voiture reste donc un privilège pour les catégories modestes et pauvres de la population, les familles les plus indigentes n'y ayant pas accès.

Pour les clubs, organiser les déplacements résulte de leurs capacités à mobiliser un nombre suffisant de véhicules afin de transporter les équipes. Joma, entraîneur des juniors de *Spes Bona*, est, chaque week-end, confronté à ce problème. Difficulté d'autant plus ardue à résoudre qu'il ne possède pas de voiture et voit sa crédibilité d'éducateur dépendre des promesses des autres. Il fera ainsi fréquemment appel à l'enquêteur pour convoier ses joueurs aux quatre coins de la municipalité. C. Fabrizio Pelak, sociologue américaine s'intéressant au sport en Afrique du sud, mentionne également combien la mobilité y est un problème récurrent. La sociologue américaine rapporte que les équipes féminines sont régulièrement confrontées à la difficulté de se déplacer, étant donné que, plus que les garçons, les jeunes joueuses des classes populaires ne disposent pas de voiture. Le faible accès à l'automobile, l'éparpillement des sites de compétition, le manque de transports fiables, leur coût, sont

²⁸ Obstacle non négligeable pour les classes populaires dont la majorité n'a pas de voiture. Ainsi seulement 3% des enfants de la communauté africaine se rendent à l'école en voiture, contre 73% pour la communauté blanche (*South Africa Survey* 453).

présentés comme autant d'obstacles à la pratique que les footballeuses doivent surmonter chaque week-end. La solution adoptée est alors celle du co-voiturage faisant généralement participer un proche du groupe de joueuses, disponible ce jour-là.

Les jours de championnat et tant que les matchs se déroulent dans les environs de Stellenbosch, les clubs ont le plus souvent recours à l'entraide pour convoyer les équipes à bon port. Ainsi, tôt le matin, les membres de *Spes Bona* se retrouvent sur le parking de la petite superette « Wannies Fresh Fruit&Veg » pour répartir les joueurs dans les voitures. Les clubs n'ayant pas d'aide publique, ce mode d'organisation a comme corollaire de renforcer l'adhésion des acteurs à leur communauté d'origine. Celle-ci se pare alors, à leurs yeux, de toutes les vertus et devient, au même titre que certaines institutions, un moyen de pallier quelques-uns de leurs manques. L'état démocratique, trop lointain pour subvenir à ces besoins, est ainsi directement concurrencé par la communauté toujours perçue comme la seule entité réellement fiable en matière de social. Ce mode de solidarité, qui fait du groupe ethnique le filet le plus sûr, explique comment, malgré les changements politiques, les acteurs restent fortement soudés à leur communauté et n'entament aucune démarche de décloisonnement vers d'autres groupes. Le milieu d'origine est ainsi perçu, à l'inverse de l'État, comme la seule structure réellement digne de confiance, apte à porter secours quelle que soit la difficulté rencontrée. À titre d'exemple, le club de football d'un quartier, comme le *Mighty 5 Star*, se change de temps en temps en organisation caritative et distribue un « goûter », pour aider les jeunes joueurs les plus démunis confrontés à des problèmes d'alimentation. La communauté fait en quelque sorte figure de solution aux maux les plus pressants, quels qu'ils soient. Ainsi, les jours de match, quand il manque une paire de crampons à un des juniors de Joma, l'éducateur n'hésite pas à faire la tournée des joueurs seniors habitant Cloetesville afin de leur emprunter la paire de chaussures idoine. Là encore, le groupe ethnique se pose en pourvoyeur de services, les échanges se faisant sur un mode affinitaire²⁹ et

²⁹ Nous avons pu remarquer cependant qu'il y avait des variations entre les formes que prend la solidarité dans la communauté africaine et celle de la communauté métisse. Ces différences sont dues, selon nous, à deux modes d'organisation sociale ne reposant pas sur les mêmes principes. La communauté africaine a

privilegié. Quelle que soit la difficulté, qu'il s'agisse du transport, de joueurs manquants, d'un appareil photographique à se procurer pour l'établissement des licences, ou de trouver un sponsor, la communauté constitue la première ressource, celle perçue comme seule vraiment apte à prendre en charge l'individu.

Conclusion

Dans son dernier ouvrage, *Forgé par l'épreuve*, D. Martuccelli entame son chapitre sur les rapports qu'entretient l'individu moderne avec la ville occidentale et l'environnement urbain en soulignant que, d'un point de vue sociologique, celui-ci se caractérise par une tension entre « mobilité et enracinement ». Dans le contexte de nos deux clubs de football sud-africains, il conviendrait d'en remplacer les termes par ceux de « concurrence et solidarité ». Au cours de cette enquête, nous avons constaté que l'environnement urbain étudié, bien qu'il se transforme, continue d'exposer les clubs et les individus à un certain nombre d'épreuves. Ce n'est pas encore un support qui permet, comme en Europe, à l'individu de circuler avec fluidité et ainsi de choisir ses attaches. Sans autres ressources que la communauté d'origine, le moyen de surmonter ces obstacles est alors le recours à la solidarité dans son propre quartier. L'entraide dépasse le simple contexte sportif et l'effort collectif d'un match, puisqu'elle s'applique à d'autres sphères de la vie quotidienne. Le capital social représente alors une ressource importante. Toutefois, dans cet environnement qui nécessite de s'appuyer sur des réseaux pour le maîtriser, il y a une forte concurrence entre les solidarités proposées. Les cohésions en viennent à rivaliser, pour tenter de s'assurer une assise fiable dans le quartier. Un club de sport, tel que *Spes Bona*, est ainsi confronté à d'autres formes d'entraide comme celle de la rue, ou celle des autres clubs du quartier, qui eux aussi proposent service et fraternité. Mais, dans le même temps, cette solidarité de quartier se pose aussi comme rivale des institutions et concurrence la démocratie

tendance à être structurée de manière hiérarchique, alors que la communauté métisse semble être structurée sur un mode familial, comme le montrent A. Grossberg, J. Struwig et U. Pillay dans leur article « Multicultural national identity and pride ». Le premier groupe attache plus d'importance à l'« ethnie » et le deuxième à la famille. Les formes de solidarités dans le quartier vont ainsi différer en fonction de cette organisation sociale des communautés.

étatique, celle-ci paraissant incapable d'apporter une aide adéquate aux individus. Ce contexte permet de comprendre un double mouvement. D'une part, pourquoi les individus se détournent de la politique au profit d'un investissement dans leur communauté. Ensuite, la montée des mouvements participatifs démocratiques, tel que *Treatment Action Campaign* (TAC) qui milite pour l'accès des malades du sida aux soins, et organise régulièrement des manifestations et des distributions de médicaments, ou encore l'émergence de mouvements contestataires comme le *Soweto Electricity Crisis Committee* (SECC) créé en 2000 en réponse à « la crise énergétique » qu'a connue Soweto³⁰. Ces nouvelles formes parallèles de participation à la vie démocratique, comme l'entraide qui se développe dans les quartiers, remettent alors en cause, à partir du principe de solidarité, la politique de l'État sud-africain inapte, pour l'instant, aux yeux de nombre d'individus, à assurer ses promesses démocratiques.

Sylvain Cubizolles³¹

Bibliographie

- Alphandéry, Pierre et Martine Bergues. « Territoires en questions : pratiques des lieux, usages d'un mot ». *Ethnologie française*, XXXIV.1 (2004) : 5-12.
- Basson, J-C. et A. Smith. « La socialisation par le sport : revers et contre-pied, les représentations sociales du sport de rue ». *Les annales de la recherche Urbaine* n°79 (1998) : 33-39.
- Bromberger, C. *Le match de football*. Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.
- Coetzee, J. M. *Michael K, sa vie, son temps*. Paris : Editions du Seuil (pour la traduction française), 1985.
- Duret, P. *Anthropologie de la fraternité dans les cités*. Paris : Puf, 1996.

³⁰ À cette époque, de nombreux habitants ne pouvaient plus payer leur facture d'électricité et l'ANC n'avait pas tenu sa promesse de fournir gratuitement un certain volume d'électricité à tous les consommateurs.

³¹ Attaché temporaire d'enseignement au département S.T.A.P.S. du Tampon, chercheur associé au C.U.R.A.P.S., Université de La Réunion.

- Fabrizio Pelak, C. « Negotiating Gender/Race/Class Constraints in the New South Africa », *International Review for the Sociology of Sport* 40 (2005) : 53-70.
- Grossberg, A. J. Struwing U. Pillay. « Multicultural National Identity and Pride ». *South African Social Attitudes, Changing Times, Diverse Voices*, Ed. U. Pillay, B. Roberts, S. Rule. Capetown : HSRC PRESS, 2006.54-76.
- Lepoutre, D. *Cœur de banlieue*. Paris : Odile Jacob, 1997.
- Lory, G. *L'Afrique du Sud*. Paris : Karthala, 1998.
- Martuccelli D. *Forgé par l'épreuve*. Paris : Armand Colin, 2006.
- South Africa Survey 2004/2005*, Ed. South African Institute of Race Relations. Johannesburg, 2006. 453.
- Wacquant L. *Corps et âmes*. Paris : Agones, collection Mémoires Sociales, 2000.
- Zuern E., « La pauvreté en débat. Marginalité et démocratie constitutionnelle en Afrique du Sud ». *Politique africaine* n°103 (Octobre 2006) : 27-45.

Site internet :

www.demarcation.org.za.